

Atelier d'écriture du 29 janvier 2017, animé par Ingrid Thobois

Textes écrits à partir de la toile de Julie Salmon

« I hate lions ! » - Buffle avant la charge (encaustique, 146X114cm)

Pour voir l'œuvre, c'est ici : <http://www.animal-art-gallery-paris.com/peinture/218-i-hate-lions-buffle-avant-la-charge.html>

Pour en savoir plus sur l'artiste, c'est ici : http://www.animal-art-gallery-paris.com/27_salmon-julie

Et à partir de ce tableau, ce dessin réalisé par Christiane :



Le buffle sous la pluie

Je regardais ma montre, l'horloge de la gare, comme si le temps allait passer plus vite, pourtant vingt minutes d'attente resteraient vingt minutes d'attente. Et j'étais là, immobile et tendue, scrutant le quai, imaginant l'arrivée du train, la descente des voyageurs, la foule où je chercherai une silhouette, sa silhouette. Et si je ne le reconnaissais pas, si je ne le distinguais pas dans ce trop de corps en mouvement, ce trop de visages ? Si on se ratait... S'il avait raté le train, changé d'avis, renoncé à la rencontre tant attendue ? Si comme moi, il avait peur que ce présent ne soit pas à la hauteur de notre passé ?

Quinze minutes. Il restait quinze minutes.

Je regardais le hall, désert à cette heure matinale, suivais des yeux le bagagiste et son trajet sinueux, chariot vide. Là-bas un relais-presses ouvrait. Le rideau métallique remontait en grinçant. Une odeur de café venait jusqu'à moi. Je pourrais... mais je ne voulais pas bouger. Quelque chose pourrait changer de l'attente que je voulais immobile. Je grattais du bout des orteils l'intérieur de mes chaussures. Froid aux pieds. Hall venteux. Sous la verrière, des pigeons volaient, se posaient, s'envolaient. La gare sentait le train. Pas les fumées de charbon d'autrefois, non, c'était différent, un peu âcre. Une odeur d'acier chauffé, d'urine, de poussière. Est-ce que la poussière a une odeur ? Celle des gares, oui, différente du métro.

Dix minutes. Il reste dix minutes.

C'est rien dix minutes.

Le train doit glisser dans des paysages de banlieue, secoué au passage des aiguillages. Les voyageurs doivent remonter leur tablette, ranger livres et magazines, enfiler vestes ou manteaux. Certains plus pressés, descendent leur valise du porte-bagage, avancent dans le couloir, s'entassent près des portes.

Enfin, tout cela ne fait pas avancer le train plus vite ...

Comment sera-t-il habillé ? Coiffé ?

Vingt ans... Son visage aura changé...

J'ai un peu peur. Envie de fuir. Faire comme si je n'avais pas reçu sa lettre. Éviter la rencontre ? Peur d'être déçue ? Peur de le décevoir ? Peur que le temps ait grippé notre chance passée...

Comment nous sommes-nous perdus ? Je ne sais plus... La vie...

Cinq minutes. Il reste cinq minutes.

J'étais là comme un buffle, patiente, au bout du quai, en arrêt.

Un buffle... il surgissait de la toile, cornes en avant, massif, pattes plantées dans le sol. Je me souvenais de l'atelier, des couleurs, des bâtons de sanguine, des craies noires et blanches. C'était là, tout proche. Je giflais à grands traits, les aplats d'acrylique qui avaient séché dans la nuit. Les traits devenaient nerveux, rapides. La main savait. Quand ma tête jouait les méduses échouées sur la grève, ma main assurait, retrouvait le fil, savait, faisait surgir, du rien de la toile, la présence, l'impulsion, le travail rapide. Je retournais aux masses d'ombre et de lumière, en avance sur le dessin qui viendrait à son heure, rageur, incisif, acéré, griffer la toile.

Il s'était arrêté longuement devant le chevalet, se faufilant entre la palette, les pinceaux, les pots de couleur avait regardé longuement la toile, le visage grave, et avait posé cette question énigmatique : « Est-ce que la connaissance permet de surmonter la peur ? » ... Avais-je répondu autrement que par un soupir ? Parfois, il analysait trop mes toiles. Je ne les reconnais plus...

Trois minutes. Il reste trois minutes.

Ce souvenir me ronge, me tire vers un passé où le temps s'est arrêté, là où les peurs de l'enfance s'étaient nouées. Le buffle... était entré dans mon enfance avec sa brutalité de bête sauvage insoumise, magnifique, puissant.

J'avais peint une nuit, et le lendemain, à la clarté du jour, repris avec les craies, les cornes, le dos massif, le ventre de la bête. Il restait le travail de l'ombre. Il fallait la sculpter avec des blancs. Fines coulures d'acrylique liquide, petits points sur le mufle, poils tracés à la pointe du pinceau, herbe blanche sur blanc de la toile. J'étais emportée dans un tourbillon. La bête venait, redoutable, du fond de ma mémoire. Il restait... il manquait... cette pointe d'or dans les yeux pour que le dieu de mon enfance, mon ancêtre, s'impose sur la toile.

Une minute. Il reste une minute.

L'arrivée du TGV 6450 s'inscrit sur le tableau dans le cliquètement des petites tablettes porteuses de lettres et de chiffres.

Mais que se passe-t-il ? Soudain des coups de sifflets, des gens courent, un haut-parleur hurle un ordre d'évacuation. Alerte à la bombe. Le tableau affiche maintenant un retard indéterminé. Tous les voyageurs et passants qui étaient dans le hall doivent évacuer le hall des arrivées. Les trains à l'approche sont orientés vers une autre gare, lance un contrôleur affolé.

Qu'en sera-t-il de nous ? Pas de numéro de téléphone, pas d'adresse. Je relis la lettre m'annonçant son passage à la gare, entre deux trains et son désir de me revoir.

Advienne que pourra...

Entraînée par la foule, je gagne la sortie. Les grilles s'abaissent. Je sanglote, tout bas. Indifférente à ces gens qui me bousculent et grondent. Le hall est maintenant traversé par policiers casqués et des chiens de démineurs. Le temps n'en finit plus de passer, pour rien. Nous attendons sur le trottoir, derrière les grilles, puis la foule se disperse. Je reste, passant d'un pied sur l'autre pour me réchauffer. J'ai mal aux genoux et aux épaules. J'attends.

Notre histoire était née de la même manière qu'un rêve, sans être modelée par ma volonté, sans résolution. Un drôle de scénario. Le reste de ma peur s'est dissous dans ces derniers événements. Le passé avait tué le bonheur. Le présent lui fait barrage. La vie est un paradoxe où un monde de forces obscures nous broient, nous dépassent. Notre histoire semble condamnée à rester à l'extérieur de nous. Maintenant, une grande lassitude dans tout le corps. Une calme lassitude. Je hausse les épaules et m'éloigne.

Il pleut.

Il n'est déjà plus d'heure au cadran de ma montre. Je ferme les parenthèses. Peut-être, un jour prochain, une autre lettre... un autre passage... Je songe à la patience des buffles sous la pluie...

La peur résiste-t-elle au hasard ? Le hasard permet-il de surmonter la peur ?

Christiane

L'attente

Un coup clair, l'horloge de la mairie a sonné la demie. Il me reste vingt minutes à attendre, j'ai rendez-vous à dix heures cinquante. La salle d'attente est pleine à craquer, les personnes feuilletent des magazines, sans bien sûr, ne rien en lire. Ma tête bouillonne, je m'accroche à ce coin de ciel d'hiver que j'aperçois par la fenêtre. C'est beau. Au mur, des peintures et je m'attarde sur ce champs de coquelicots. D'un coup, c'est l'été. Je croise le regard de mon voisin d'infortune. On ne connaît personne mais tout le monde partage la même histoire. Il me passe en tête des expressions de contrôle (tant que tu n'as pas les résultats, il n'est pas utile de paniquer) et puis dans mon corps, circulent les émotions de peur, ou de tristesse, ou de colère). Pendant vingt minutes, tout s'est mélangé. La porte s'ouvre et j'entends : « Madame, c'est à vous »

Le retour dans cette pièce, c'est tous les six mois, comme un point sur le chemin parcouru. Une rencontre avec moi-même d'abord, avec ma tête et avec mon corps. Et finalement, depuis la dernière fois, quel a été mon chemin parcouru ? La recherche du bonheur ? Je dirais plutôt la découverte du plaisir. Je me dis qu'il n'existe pas un bonheur sans malheur. Et c'est bien là où j'en suis, dans un entrelacs de malheur et de bonheur, un tissage où les fibres se mêlent, sans que je ne puisse plus les distinguer.

Obligé de faire le point, comme si ces rendez-vous étaient des moments surmontés d'un point d'orgue. J'écoute le silence, mon silence et comme dans la musique, le silence est encore de la musique. Et comme dans la musique, après le point d'orgue, il y aura une respiration avant la suite. Peut-être que je vais changer de tonalité, passer dans le relatif mineur de ma vie si les nouvelles ne sont pas bonnes ou bien entrer dans la reprise du thème plutôt joyeux du début de la partition.

Je ferme les yeux. Le ciel d'hiver, à travers la fenêtre haute, le champ de coquelicots devant moi, l'immense bouquet de fleurs artificielles, sûrement pour qu'elles ne fanent jamais, et à droite, sur le grand mur noir, mat, un bison qui se lance vers moi. Je le regarde droit au fond des yeux, comme si je pouvais y lire la suite de l'œuvre. Je prends toute sa force ; lui, il piétine le malheur, il m'emmène dans son mouvement, à la fois si puissant et si agile. Il fuit, moi aussi, il s'échappe vers un ailleurs, moi aussi, il est essoufflé et passe au-dessus de sa propre force, moi aussi, il va charger, moi aussi. Cela fait déjà un moment que j'attends, à cet instant je me sens en alliance avec l'animal. Je l'entends presque me dire « Cours vite, cours devant, fonce, on va vers de plus calmes contrées, bien sûr qu'on est vivant, bien sûr qu'on s'en sortira ».

La dame avec la jupe rouge vient de quitter la salle d'attente. Et dans une salle d'attente, on est dans l'ordre, dans l'ordre de passage. Après elle, c'est mon tour. Mon regard tourne une dernière fois entre les trois murs de la pièce. Derrière le petit bureau, la jeune fille donne les rendez-vous par téléphone. Je l'entends répéter les mêmes phrases depuis vingt minutes. Elle s'avance vers moi. Le médecin doit voir une autre patiente en urgence, il vous prendra ensuite. J'allais devoir attendre à nouveau.

Un homme entre, s'assoit à côté de moi. Plutôt âgé, un chapeau clair à la main, un manteau de cachemire beige et il s'adresse à moi, d'une voix posée : « Auriez-vous la gentillesse de me garder mes affaires quelques minutes ? ». Il revient et nous entamons la conversation des salles d'attente. J'avais dans mon sac une petite affiche que Lou m'avait donnée hier pour son concert de la semaine prochaine. Je ne sais pourquoi je lui ai demandé s'il aimait la musique. Ma mère était violoniste, je n'ai moi-même jamais joué, mais j'ai toujours beaucoup aimé aller au concert. J'ai toujours le violon de ma mère, j'ai le souvenir du son. C'est un violon ancien, de belle facture. Je pense à Lou, elle est musicienne et elle joue sur un violon moderne.

- Je vous donne cette invitation, mon amie Lou est violoniste et elle jouera *La jeune fille et la mort* de Schubert.

- Merci Madame, j'essaierais de venir.

Le brouillard est tombé sur Paris, la nuit est estompée. Les gens se pressent de rentrer dans l'Eglise. J'entends les accords qui viennent de la sacristie, le temps de la concentration, le déliage de la main gauche, l'appréciation de la résonance du lieu. Le monsieur de la salle d'attente est venu, je reconnais son chapeau clair. Il porte une lavallière rouge qui signe l'élégance de la personne.

Lou entre, son violon sous le bras droit, elle est magnifique dans sa robe longue, en dentelle couleur corail. Elle s'installe dans le quatuor, transforme l'instant en recueillement.

Les applaudissements sont généreux et je suis heureuse pour Lou. La trame du bonheur brille dans ses yeux, dans son large sourire et dans cette grâce qui accompagne le salut final.

- Vous pouvez venir l'essayer si vous voulez.

Lou et le monsieur de la salle d'attente échangeaient sur la facture du violon, 1870.

En quittant l'église, alors que le froid m'enveloppait de nouveau, je me posais intérieurement cette question : « Serais-je liens et sens ? »

Valérie

(sans titre)

8 heures. Se lever, déjeuner, se doucher, s'habiller, jeter un œil sur le temps qu'il fait. C'est l'hiver. Vérifier l'heure plusieurs fois. Encore 5 minutes. Il est temps, manteau, écharpe, sacs. Ouvrir et refermer la porte à clé. D'un pas vif monter à la gare. Faire sonner le "pass". Le RER arrive à l'heure avec 2 ou 3 minutes de retard. Descendre à la station " Austerlitz". Un grand Escalator l'emmène vers le long couloir du métro. Des gens très pressés se croisent sans se voir, sans la voir. Le "pass" sonne à nouveau. Le métro de la ligne 10 attend. Encore 2 minutes avant le départ. C'est écrit. Elle descendra à la station " La Motte-Picquet-Grenelle". En sortant des escaliers il faudra tourner à gauche puis à droite et elle sera arrivée. Le rendez-vous est à 10 heures.

Elle n'avait pas prévu cette rencontre. Pas même imaginé. Elle en croisait tant des regards de métro...fatigués, absents, fermés, parfois lisant... Elle tournait souvent son propre regard dans le vague de l'extérieur, au-delà des vitres, ne sachant pas toujours comment faire. Ses yeux à lui ont jailli devant elle. D'une douceur imprévisible. Un regard qui questionne, qui entre chez l'autre. Elle a cessé de respirer. Pas de peur, non. Plutôt surprise d'un contact attirant et improbable qu'elle découvre pour la première fois. Immobile, dans l'attente.

Sur le mur, rien que des affiches soigneusement déchirées. Les images inventent des vies, des paysages. Le regard se dilate dans un autre espace. Le sien face à l'autre. Elle devine un corps massif en suspension, arrêté dans son élan. Il la regarde. Elle s'efforce de le concrétiser mais il lui échappe. Ne parvient pas à le retrouver. Les portes claquent. Alors se glisse en elle la tristesse d'un abandon.

J.H.

Le train Abidjan Bobo-Dioulasso : une journée et demie

"Commencer un récit, c'est changé de vie."

Hubert Haddad

"Souvenez-vous : le réel invente, arrangez-vous avec votre vérité"

Ingrid Thobois

Départ à 8 heures sur le quai. Le boy et sa famille nous ont donné un coup de paluche pour les malles et les valises et ce qui reste de notre poulailler. Eux la volaille sur pied avec plumes, nous en pâtés croûte ou sans, et en rôti. Tenir la route dans la boîte frigorifique.

La chienne Rita une bâtarde, chienne louve coupée de bouledogue racé anglaise, courte sur patte, une oreille de louve pliée, basse sur pattes. Sa robe est du chien loup.

5 mois simplement à se connaître avec Sidiki le boy de la maison: attachement cependant, surtout lui parti, je vais devenir à nouveau la plus terrifiante en ménage. Pour celui qui ne l'a pas dans le sang, le ménage n'est pas un thé infusé. Pas pire que la guenon de papa quand on ne le suivait pas.

La petite clé de la maison de Bobo. Ce qu'elle nous a fait rêver cette clé miniature !

Dans mon sac de voyage les plumes de crête du coq, mon flamboyant. Les plumes de pintades pour mes robes, colliers, et mes poupées.

Le dernier livre que papa m'a donné pour traduire au subjonctif au cœur du voyage. Pourquoi le subjonctif ?

Un long regard sur les murs de la salle à manger et du grand salon. D'un même tenant. Avec un de ses élèves qui avait fait art déco à Paris, il lui avait confié la remise à neuf, pour notre arrivée. Jamais je n'avais vu tant de couleurs en même temps, cependant si je me mettais que sur un mur, j'étais dans le jaune jonquille bouton d'or. Le Orange. Le vert opaline, Le violet perle. Le rose. Le turquoise. Le magenta violine Et le brasseur d'air peint de chacune de ces couleurs, éteint ou en mouvement, c'était deux continents différents.

Ma contemplation à la lagune, les troncs, les éléphants qui les remorquaient des rives du fleuve dans la lagune. La lenteur ce jeu de quilles grandiose, je devais dire au revoir, cela ne pouvait contenir dans ma poche. et les revoir oui, peut-être : vider une grosse boîte d'allumettes sans leur bout de couleur, dans la baignoire avec mes petits animaux de plastiques.

Et ce trou creusé chaque jour dans le jardin qui ne sera jamais ma piscine. Combien d'heures de suées et de moqueries des autres, j'y ai passé ?

Je n'aurai pas vue Fatou aujourd'hui, c'est à onze heures qu'elle passe nous porter notre petit déjeuner bananes, ananas. Son rire, sa cuvette sur la tête, ses tissus si ébouriffant de couleurs aux dessins incroyables : de la vierge de Lourdes avec des cauris, aux tamtams et aux flèches, bouclier de chasse. Dans le train je les dessinerai.

Adieu, les pétarades des avocatiers la nuit qui nous réveillent à nous croire sur un champ de bataille

Ainsi que des manguiers, et le slache des fruits qui s'écrasent et jutent. Ces arbres sont si grands. Pas comme ça dans notre forêt de Durçon d'Aunis.

Le départ.

Ca ne finit pas de monter.

- Papa pourquoi on a tué les poules, les pintades... eux savent, ils voyagent avec.

-Pompon qu'importe l'âge que nous avons, des choses échappent à notre vision. Nous le saurons pour le prochain voyage.

Nous sommes en première. C'est beau, les murs de bois acajou, des glaces comme les trains français la table de nuit au milieu de la cabine. 4 personnes, une planche se rabat pour faire la table du jour. Rita n'a que 4mois, elle est peureuse, elle est recroquevillée dans un coin. Nous lui installons sa gamelle et son bol d'eau. Il y a partout des gens dans le couloir, et sur le toit car nous apercevons des têtes à l'envers par la fenêtre.

Le train s'ébranle. Le silence de chacun mesurant ' le jour et demi' que nous allons partager dans ce coffre de voyage.

Sortie d'Abidjan, ses faubourgs, ses villages mitoyens comme celui de la famille Culot où nous y étions si souvent invités baptêmes, enterrements. Ces fêtes ça dureraient plus qu'un jour et demi', et c'était beaucoup plus sympa que chez les colons blancs pas tous mais ; être accueillie attrapée au lasseau ,attachée à un arbre , être la cible des flèches et le gâteau au chocolat, juste à manger des yeux. Oui, mon père avait un grade de moins que ces gosses des hauts gradés. Où est la grandeur ? Mon père avait fait la guerre, pas au bureau en première ligne. C'est ça la reconnaissance, le respect, j'ai mal au ventre de mon papa, je lui en ai rien dit. Fallait déjà qu'il en revienne vraiment.....

La jungle.

Ses arbres dont nous ne voyons pas le plafond. Et qui nous fait ressembler enfin le train à un anaconda qui se tortille dans ses brassées de verdure géantes.

Maman sort ses pelotes et se met à son jakar.

-Pour quand maman tu trouveras le froid pour le mettre ou nous le mettre. ?

-Au froid industriel du plateau, ma bavarde, le magasin partout était un frigidaire alors même si j'ai hésité à le mettre dans nos bagages, je suis contente de les avoir mes laines... Et toi, si tu te mettais au canevas, commencé avec mémé, tu sais là haut, elle va te voir et ça va lui permettre de venir s'asseoir avec Nous.

- Maman, pourquoi elle m'a fait faire un fond noir ?

Le père et la mère se regardent, éclatent de rire, se regardent encore, malicieusement, tendrement. S'installe un silence empesé et

-Ta grand mère voyageait beaucoup,... d'Opéra à Bordeaux alors dans sa tête elle retenait beaucoup de détails des costumes, décors, personnages et quand elle mettait la main sur quelques tissus tout se fondait et pour toi à la fin ton fond devint noir.

-Ah ! Oui ? C'est ça ! *Pompon fait sa tête de bouledogue.*

-Regarde comme tes épis de blés, tes coquelicots, les bluets, les marguerites resplendissent et se dessinent si bien sur le noir.

Le père Etienne René parle doucement à l'oreille de sa femme : ma chérie, nous lui avons retiré quelque chose, elle n'est pas à même de se souvenir, mais ça l'enveloppe comme un deuxième cocon et nous ne savons pas ce que le cerveau est à même de se souvenir ou d'oublier.

-Ca suffit, parle pas de ça.

- Tu l'as bien cherché quand même. Soundiata et moi ce n'était pas dans notre pacte.... c'est un homme d'une droiture.....

- n'en parles plus au présent.

- Toi et tes, tes dénis. Cette petite est sous d'autres hospices,..... ça transpire de partout chez elle. Jean Paul Sarthe dit : « c'est l'enfance qui choisit ».....
Oui ! Toujours !

-Fais pas chier avec tes citations de merde. Parle pas comme ça devant les filles. Ta gueule !

Pompon n'aime pas entendre gueuler la mère et dans cette caisse wagon on dirait qu'elle vient de faire trembler une montagne. Et le bruit du train sur les rails qui n'est : on peut moins, pas très régulier...

-C'est quoi tout ça papa, ce que vous vous dites ?

-C'est entre maman et moi.

-C'est dur de trouver le subjonctif papa.

C'est l'heure de la prière sur les bords des voies. Les hommes descendent avec leur théière de métal blanc-gris et leur natte roulée sous le bras, le chapelet dans une main.

Des femmes en boubous endimanchés longent le train, elles proposent dans leur cuvette des beignets de poisson, des racines de « manioque », de fruits...Des "fantas". Des tissus, des bijoux comme un marché au bord des fenêtres. Un marché sur tête. Ho, la la le drôle de pilori dit Pompon à la cantonade.

Rolande la sœur aînée de 4 ans de plus : ho la jacasse, t'as fini de jacquetter ? Tu ne vois pas que personne ne t'écoute. Comme toujours. Couds-toi les lèvres avec ton aiguille à canevass et le coton perlé, ça ressemblera au tatouage couleur locale, et tu nous pondras plus des mots en mitraille.

-Toi t'es pas en silence, t'es toujours ailleurs. Notre présence te gêne peut-être ?

Pompon éclate de rire, ce doit être de sa trouvaille. Ici, ça se marie jeune ici, trouves toi un mari et déguerpie.... Na na nère !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! C'est les plus gênés qui s'en vont.

Je suis descendue dans mon jardin

Pour y cueillir du romarin

Gentil coquelicot mes dames,

Gentils coquelicots messieurs

Chante-t-elle Pompon en enfilant son aiguillée et s'attaquant à la fin d'un gros coquelicot.

L'heure, le temps, ne se « décrient » pas.

Contenu dans l'évaluation du temps, la descente du train pour alléger celui-ci pour la côte.

Et ho et hisse

Et ho et hisse

Un kilomètre à pied ça fait suer,

Ça démange sous la peau la bourbouille

Et lâche pas, un pied et un autre,

reprise

La transpiration inonde ce plein air

Des mélopées s'envolent,

Ce concert, mêlé aux chants d'oiseaux, aux craquements des branches

Et d'autres vocalisent sortes de rugissement

Qui ont troqué la peau du lion.

-Diable, diable c'est habité la forêt,
je ne voudrai pas dormir à la belle étoile.

Nous ne sommes plus rassurés, nous regagnions la cabine.

Papa se plonge dans ses journaux et mots croisés. Rolande ma grande sœur a pris son tricot. Elle fait la tête, j'ai eu le dernier mot. Papa là, elle n'a plus le suffrage de satisfaction. Alors moi la Pompon, je dessine ce que je viens de vivre, tous les boubous dansent dans ma tête.. Je bade, je croque la jungle en plein yeux. Nous sommes à nouveau à cheval sur le silence.

Mille fois plus de choses à regarder, découvrir qu'à notre arrivée à Port Bouette. Sur la route nous nous piaffions de rire tant leurs fermes étaient différentes de la notre, les cochons vivaient avec les poules, les femmes pilaient le mile avec le bébé accroché dans leur dos, ça chantait aussi et dansait en même temps.

Papa nous avait grondées, nous expliquant que nous étions dans un autre pays, c'était leur manière nous n'avions pas à nous en moquer. C'était leur art de vivre, nous avions beaucoup à apprendre d'eux, notre chauffeur est du pays ; se moquer c'est : c'est impassable. Oh ! La, lé, la ! J'avais compris en un instant.

Ca va s'arrêter vraiment ? 'Un jour et demi ' ! Simplement.

Tu parles d'un mot : simplement. Enfin ensemble. Ensemble ! Dans ce wagon coque de noix aux cerneaux si pleins comme ceux de notre noyer du bois mouillé sur la route d'Angiré.

Dormir dans le même endroit un souk. Tous les 4 !!!

Avec pépé, mémé seule sur le petit "cosi" en face de leurs deux lits. Là, perchée comme les volailles au poulailler. Maman dit que papa ronfle à te crever les tympans. Ca va être terrible avec les chants et les tam-tams derrière la porte, inlassablement...

Le soleil a fait comme toujours son impromptu, il se brosse même pas les dents le noir si soudain un ciel nègre comme dit maman. Le train toujours sur les voies. Pas de Bobo en vue premier coucher du soleil dans le train plus rapide que notre train. La coque wagon devient « rongee » de termites invisibles. Si nous craquons une allumette l'électricité se verra et fera boum boum.

Les toilettes sont bouchées.

*

Je suis bien dans cette malle à 4 couchettes. Nous y avons tant rêvé à être rassemblés. Là nous ne pouvons pas mieux. Rita passe sa peur entre mes genoux et ceux de papa. C'est papa qui la sort quand le train s'arrête. Dans le dernier village où l'on a annoncé 2 h d'arrêt pour remplir la citerne d'eau du refroidissement de la locomotive, j'ai pris la liberté de m'échapper du groupe. « Je vais chercher un endroit pour faire ma grosse commission » ai-je dit. Père a été le seul à écouter, *-on aurait dit que les autres y avaient renoncé depuis longtemps-* père avait répondu par un signe de la tête.

Toucher, toucher du doigt toute seule la terre de Soundiata.

Je m'étais faufilée entre les cases, je veillai toujours à apercevoir le train. J'avais menti sur la commission. Ma mission était plus grande que ça. Elle n'était pas mettre hors de moi, Mais, faire entrer en moi toutes les cases..... et si au détour d'une case j'entends « ma bisonne blanche » je saurai que c'est Lui et j'aurai alors compris pourquoi papa avait choisi le train plutôt que l'avion.

Je suis parfois effrayée. Je vois des visages peints avec des coquillages dans leur coiffe très épaisse et certains ont des clochettes aux pieds qui font de la musique à chaque pas...

C'est peut-être cela le mot liberté, être hors des sentiers battus, sur la terre battue... -je me fais rire : dire des mots m'apaise de la « crispée » qui niche dans mon cœur-. Père disait : « enfin libre de cette guerre »

La bête avait stoppé face à moi. Mon petit Jésus dis-moi « c'est Lui qui est venu ! Oui, il m'a envoyé sa bisonne noire »

Soudain je suis face à face avec une puissante bête en charge. Son museau vibre de sueur, d'humus, du renifle. Ses cornes sont poilues au large écartement si elle me fait un bisou elle

ne m'écornera pas. En arrêt, en appui si puissant sur la terre que cette prise du sol crée la légèreté d'un envol. La bête avait stoppé, là, face Pompon. « Mon petit Jésus c'est Soundiata sa bisonne noire. »

Le regard de la bête est dans mes yeux, chaud, caressé de l'ombre qui affine son portrait. L'autre œil est dans l'ailleurs encerclé de triangles blancs. La bosse trapue de son échine dorsale musclée comme une chevelure coiffée, crêpée, ramassée. Cette masse de chair bisonne noire aux poils très épais par touffes du marais valse avec un ombre et lumière du soleil. Si je bouge un peu ma place, je la vois blanche, bisonne comme un buffle.....mes larmes coulent comme la cascade de la brèche de Roland « Ma fille, ma bisonne blanche avait dit Soundiata, ne t'inquiète pas ma chérie, même pas là, je serai toujours là. »

Et il avait posé sa main sur mon cœur. Tu es déjà éprise de liberté. Surtout fonce, ne te pose pas de questions même si tu te retournes, qu'il n'y a plus personne. La liberté exige la solitude ».

J'avais bu cette phrase comme des pattes de mouches sur une feuille blanche que je ne n'arrivais pas à lire, pour ne pas oublier ses mots. Il m'avait serré très fort dans ses bras, il m'avait porté haut dans ses bras comme si j'étais les frondaisons de sa tête. Il avait pris la nacelle le long du grand paquebot qui trempait ses milles pieds dans la Garonne J'étais restée figée, tressillante sous des flots de larmes. La fanfare de ce « Mangeur de Papas » avait entonné « *ce n'est qu'un au revoir mes frères, ce n'est qu'un au revoir.... Faut-il nous quitter sans espoir, /Sans espoir de retour, / Faut-il nous quitter sans espoir/ De nous revoir un jour./....*

La bête eut un talonnement dans la terre battue.

Un nuage d'argile rouge nous baigna.

elle virevolta.

Au même instant j'entendis les moteurs de la locomotive,

les jambes en gazelle à leur paroxysme mises en branle

je coure en parallèle au train,

Je plongeais dans l'air,

J'attrapais la barre de l'entrée du wagon.

J'étais cuirassée Potemkine à tout- maintenant-.

*

L'accueil de la mère dans le « des-enkistage » de la colère de l'angoisse.

- tu te rends compte que tu as failli rater le train !

-Avec ce que l'on mange c'est plus long le service du *capitaine*.

Le père

- Stop les cris. Elle est là, Elle est Là !

La sœur

Les nègres ont eu peur de la bouffer, de crainte d'être à vie ; ventriloque.

Le père

Pas de propos Raciste, s'il te plait Rolande. Autrement je pratiquerai sur toi ce que ta mère fait à Pompon.

La mère *petite voix très femelle effarouchée*

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Le père

J'ai observé des traces de bleus en diagonale dans le dos de Pompon à notre première baignade à Port Bouet,.....

Nous regardions la barre et ces pêcheurs si agiles de la franchir mais j'ai vu ta barre plusieurs traces même,

la taper à mains pachydermes même.

Tes colères tu les as passées sur Pompon., n'est-ce pas ?

La mère

Si originale qu'elle se fourre partout.

Père

Encore une roquette de ton cache vérité.

Avec toutes les tortures dont j'ai relevé les marques celles-ci :

nul ne peut confondre, c'est du manche à balai , du manche de pelle ou de fourche.

A ce stade là : c'est dénonçable. Que je ne t'y reprenne plus !

Il regarde le visage de Pompon qui se mord les lèvres, ses yeux sont un vase d'eau qui va déborder. Il tient fort Rita contre elle.

Le bruit du train qui pousse des accélérations pour rattraper le perdu du temps et la gare de Bobo.....Pompon brode le fond noir de son canevas avec allégresse, les yeux de la petite fille se croisent avec ceux du papa et c'est un film de Charly Chaplin qui s'y déroule .

Des sourires de soulagement s'en dégagent et nous sentons de gros soupirs dans la poitrine de Pompon, des chaînes qui rompent dans le ventre.

Le père

Voyez à l'heure qu'il est, nous devrions voir Bobo. Nous n'avons pas encore quitté la jungle.

Nous allons arrivée en pleine nuit.

Plus personne ne nous attendra.

Les bureaux sont fermés la nuit.

Refaire passer une commande de camion,

ça peut prendre quelques jours,

tomber sur le bon bureau :

c'est le labyrinthe de Dédale.

La mère

Tu peux parler français !

Pompon

Mère : le dinosaure, Dédale l'architecte, le palais Cnossos. La Grèce, la Crête..... Elle ne t'a pas appris ça Mémé ? Etonnant ! C'est elle qui m'a racontés.....

Prions, papa. Moi, je me dévoue à rejoindre les prieurs, leurs prières...Il me reste quelques gouttes d'eau bénite de Mémé.

Rolande

T'es barjot ! C'est pas la même religion

Pompon

Mémé disait que quand on fait la différence des religions c'est que l'on est à la maternelle.

Après toutes les religions se confondent. Les lois sont souvent très semblables sauf certaines plus barbares envers les voleurs, les femmes *Elle hausse les épaules*Je les chante en latin mes prières, mon esprit est très inspiré.

Le père

La religion comme la politique, nous n'en parlons pas en famille et ailleurs aussi. Le « coupe- coupe- poupe » c'est rapide, efficace, ça laisse pas de trace sauf ta tête à terre, des gerbes de sang comme les joutes de tomates en août en Espagne.

La sœur renifle son mouchoir d'eau de Cologne : ça c'est le signe que la tempête famille va atteindre l'éruption du Pelée de la Martinique et de la Soufrière « vieille Mama » à la Guadeloupe. Le père qui a géré tant de choses et pas des moindres..... avec ses furies de l'ère archaïque ??????

« Aïe » se dit Pompon qu'il ne soit pas manchot ! L'eau manque, la nourriture aussi, ... ouais mauvais argument, prochain arrêt prochain le marché.

Il s'assoit près de la mère, lui prend la main, lui tire quelques temps fort les oreilles, lui prend un baiser, puis deux, trois,

- Mais enfin arrête il y a les filles !

Le père

Un papa et une maman se font des bisous plus qu'ils ne doivent s'engueuler alors y a du Travail, manière romantique d'attendre la Savane.

Et aussi de ne pas passer l'éponge sur tes diagonales bleues.

Pompon éclate de rire.

Et les deux filles plongent dans la fenêtre. Pompon chantonne pour la liberté de leurs petits bruits, "buriissements" de ses exaltés à la Louis Mariano (*le père, la mère*).

.Pompon aime les entendre ronronner. Rolande fronce les sourcils.

Le passage à la savane est fête, faite des girafes au loin qui traversent nos fenêtres. Des hordes de phacochères galopent, des antilopes cheval aussi. Pompon inspecte les touffes de buissons à « cramcrams » pour surprendre des bisons ou des buffles... Dans son rêve, elle se « remémoire » Bisonne blanche- bisonne noire tapant la latérite rouge, suivre leur wagon, -son œil regardant l'ailleurs lui disait ça-.

Fin

Frankie Map's Monde

Partir tortue en tête & coq au feu (ou, Buffle avant la charge)

Prolong-u-ement (ou, Préambule en robe de vestibule)

Météo

Météore

Quelle météorologique intérieure ?

L'aléa de l'improbable, un delta à l'aplane : le moulin au grain des paroles, le dépôt de ma respiration.

Partir tortue en tête pour coq de feu.

Dans la collection d'une année à l'autre, entre branche céleste et tige terrestre

« Quelle année suis-je ? »

À l'unité des espaces-temps

Au 111^e millénaire comme à 101 ans de moi

« Comment faire qu'une question soit... »

Mon cadre.

Celui qui me semblait le plus libre. Comme sans cadre. Presque hors du tableau. Cependant cyclique.

Sa surface de ligne : des cercles de vitesse à mes pieds. Rayons à crochet. Point de crochet.

]

Je fais du crochet et des ricrochets

[

Ce sera un dimanche matin. Un peu comme aujourd'hui. Pas tout à fait comme aujourd'hui. C'était peut-être hier. Ce pourrait être hier, tout aussi bien.

Sans rien dans les tuyaux. Sans autre bruit. Sans bruit aucun.

Sur aucun bruit, l'onde d'un canal. Le temps de ma traversée.

J'ai commencé de marcher sur l'eau.

« Je » à la perspective de... Je ne me souviens pas.

C'est un lac gelé. Nous sommes samedi.

Nous sommes hier et aujourd'hui. C'est le principe de réalité d'un entre-de... en bascule ; d'une zone de passage entre une année dernière -entre une année presque derrière, et la frontière de l'an nouveau à la frontière du nouvel an.

Élan. Sur le lac gelé, face à toi, à ce flot reflue mon hésitation.

J'hésite. La et le photgraphier ou ne faire et ne défaire qu'avec mon souvenir ? Mes perceptions.

Toi + moi + moi + ce que tu n'as pas choisi de nous. Ça peut être un fossé de plus qui nous sépare ; ça peut être une réalité bien autre, qui, augmentée ou diminuée [*Blanc*]

Quelle espèce ? Ma recherche en voie de disparition.

Plus loin. Plus tard. J'entends « un bison », « un buffle ».

C'est blanc comme l'hiver

C'est neige comme janvier

C'est ocre comme les touches de sève dans les veines d'aujourd'hui

C'est marron de terre comme la motte au piquet, gelée qui œuvre, craquèle à la remontée d'un paysage désolé

C'est. Les ridules gris-bleu, coton de parme ; leurs dégoulinures à flanc de traits. Des tiens et des miens. À la paroi des torrents du printemps. Leur enveloppe jusqu'à nous, entre les vallées.

C'est. La grimpée des arbres au sablier inverse.

Averse

Renversée. Déversée.

La lumière

J'hésite. Toujours face à toi.

C'est ma fonte de glace à la mèche du temps.

À l'arrêt. En mouvement déjà. La force des soubassements.

Un jaillissement au suspens : ma verticale à nouveaux horizons.

« Comment faire qu'une question soit une exclamation ? »

Je ne reconnais pas l'écriture.

Comment faire pour que ta question à moi devienne notre exclamation, soit que nous soyons. Un pacte.

Impact. Sur la crête de cornes, la traversée en question : le relief d'un sillon, d'un rempart ; un bouclier, une bande de fréquence. Et le langage, et le signe pour t'approcher ?

Bain d'agile, boue en remous.

Dans tous les sens en réveil, de mon observatoire, te guetter ; ployer, combiner. Un repère.

De sédiments, de sentiments, l'étrange mosaïque qui relie par toi ; telle, la reliure de toi : de différente peau, d'un filet de froid et d'or

Revêtir la chair.

D'une noisette de ton regard, sable envoûtant, petit fragment noir

Franchir le pas.

De face. De côté. De face à côtés

C'est donc toi qu'attendait cette nouvelle année.

Je reviens du grand froid.

Sur la cale à retardement. Face-à-côté. Encore. De toi et de nous. Toujours.

« Comment faire... ? »

L'envie de ma main à ton frontal. Apprivoiser l'écart qui nous rassemble.

Perméable toile de juste. J'incorpore. J'incœurpore. Tes ruissellements qui ouvrent la voie.

Entre nous, la pièce de voile tendue sur le châssis du temps qui revient. Tu te souviens ?
Nous l'avions appelée l'architecte premier, épelée par moi « presque hasard ».

-

Tu as dit : « La vie n'est faite que de ça. »

Épeler la pelure des temps. Peler le spasme de l'espace. Épi-fil au phénomène.

L'épi de l'été à notre épée. L'après-saison. Dans deux saisons.

Toupie en équilibre, faire vriller, février.

L'envie de ma main sur ton visage.

Apprivoiser les écarts qui nous ressemblent, qui nous rassemblent.

D'ici au prochain arrondi de lune

Quelle saison sommes-nous déjà ?

Après-demain peut être.

Entre nous fait lien.